mes exténués, pouvant à peine se tenir debout, et ayant laissé tous ses bagages embourbés sur la route. Il put à peine tirer de sa division une colonne légère, pour marcher sur Matamoros.

Cependant Maximilien, après avoir pris possession de l'empire, était parti le 11 août pour visiter les provinces voisines de Mexico. Conformément à la proclamation de Miramar, il laissa la régence à l'impératrice Charlotte, dont la jeunesse aurait pu soulever quelques objections, mais qui au contraire s'acquitta de sa mission avec autant de fermeté que d'intelligence. Elle donna une preuve de sa force d'âme lorsqu'elle apprit que l'empereur Maximilien, pris à Irapuato, quelques jours après son départ, d'une angine violente, dut s'arrêter dans cette localité, et ne laissa pas que de donner des inquiétudes à son entourage. Au lieu de quitter Mexico pour courir auprès de son époux, l'impératrice Charlotte resta dans la capitale, où sa présence était indispensable.

Maximilien était accompagné dans son voyage par deux régiments de cavalerie mexicaine ; son escorte particulière se composait d'un escadron du 5e hussards français et d'un escadron mexicain du 1er régiment de cavalerie de la garde qui venait d'être créé. Ces deux escadrons alternaient pour entourer la voiture ou le cheval du souverain, dont les équipages, très simples, comprenaient seulement six voitures attelées en poste et douze chevaux de selle. Le chef d'escadron d'état-major français Loysel voyageait avec l'empereur, pour lui servir d'intermédiaire auprès des commandants supérieurs dans les localités occupées par nos troupes.

La fête anniversaire de l'indépendance mexicaine tombait, comme nous l'avons dit, le 16 septembre : elle fut célébrée doublement par l'impératrice régente à Mexico, et par Maximilien, à Dolorès, village où Hidalgo avait donné, le 16 septembre 1810, le signal de la révolte contre la domination espagnole. A Mexico, l'impératrice revêtit pour la première fois le manteau impérial, et se rendit avec une suite imposante à la cathédrale, où fut chanté un *Te Deum* solennel, puis elle alla sur la place d'armes poser la première pierre du monument destiné à perpétuer le souvenir de la révolution.

La présence de l'impératrice à cette dernière cérémonie

avait évidemment un but politique, c'était une flatterie adressée à la nation mexicaine ; mais n'était-ce pas aussi une avance faite à l'esprit révolutionnaire qui devait, trois ans plus tard, souffler sur le trône éphémère des deux jeunes souverains, pour le faire s'effondrer dans la ruine et dans le sang?

A Dolorès, l'attitude de Maximilien avait été plus significative encore. Se trouvant à peu de distance du village de Moralès, il s'y transporta, et là, dans une mise en scène admirablement réglée, dit un historien de ce drame mexicain (1), « il évoqua les souvenirs chers à tout un peuple. » Quand sonnèrent onze heures du soir, à l'heure même où cinquante-quatre ans auparavant, avait éclaté le soulèvement contre l'Espagne, un cortège nombreux portant des flambeaux traversa la ville illuminée. Marchant en tête, l'empereur se dirigea vers la maison qu'habitait Hidalgo, il y pénétra, et se plaçant à une fenêtre du logis jadis occupé par le héros de l'indépendance, il adressa d'une voix vibrante à la foule émue et silencieuse d'éloquentes et énergiques paroles, dans lesquelles il associait la France elle-même à la cause de l'indépendance mexicaine.

« Les haines de parti, dit-il, menaçaient de détruire ce qu'a-
» vaient créé les héros de notre belle patrie ; le drapeau tri-
» colore (drapeau mexicain vert, blanc, rouge), ce magnifique
» symbole de nos victoires, s'était laissé envahir par une
» seule couleur, celle du sang. C'est alors que du côté de
» l'Orient, et aussi sous le symbole d'un glorieux drapeau
» tricolore, notre pays reçut un secours magnanime. Un
» aigle montrait à l'autre le chemin de la modération et de la
» foi. Le germe qu'Hidalgo a semé en ce lieu doit se déve-
» lopper maintenant victorieusement, et en associant l'indé-
» pendance avec l'union. L'avenir est à nous. »

Ainsi livré à lui-même, Maximilien rendait justice à cette intervention française, que ses conseillers intimes semblaient chaque jour s'attacher à contrecarrer par des mesures impolitiques, le moment était bien venu d'ailleurs pour remercier la France, dont les armes allaient obtenir un succès en apparence décisif. Nous avons vu que le général Aymard avait

(1) Paul Gaulot, *L'empire de Maximilien.*

été lancé sur la route de Parras à la poursuite de Juarès : si les colonnes envoyées de Durango vers le nord par le général Lhériller, pour chasser Negrete et Ortega, avaient pu concerter leurs mouvements avec ceux du général Aymard, c'en était fait des dernières troupes de Juarès, qui fût peut-être lui-même tombé aux mains des Français, car les rivières débordées coupaient au président de la république la route de Chihuahua ; mais le général Aymard, empêché par les inondations, ne put pas continuer son mouvement vers l'ouest. Le général de Castagny, craignant de laisser trop en l'air Mejia, qui s'avançait avec tant de difficultés dans le Tamaulipas, ne voulut pas quitter Monterey, afin d'être à même de l'appuyer en cas de besoin. Il fit même rétrogader la brigade Aymard jusqu'à Saltillo, et Juarès n'eut plus affaire qu'au général Lhériller, qui commandait toujours à Durango. Une partie des troupes du président fut forcée de se jeter dans le désert de Mapimi, où elles se débandèrent. Un grand nombre d'officiers vinrent à Parras faire leur soumission. Quiroga, combattant toujours pour son propre compte, enleva aux juaristes 300 hommes et un convoi considérable.

Le général Lhériller, loin de laisser ses troupes inactives à Durango, faisait parcourir le pays jusqu'à d'assez grandes distances par des colonnes mobiles; une de ces colonnes, commandée par le lieutenant-colonel Martin, du 2e zouaves, et forte de 5 compagnies de son régiment, 2 pelotons du 12e chasseurs et une section d'artillerie, s'avança jusqu'au delà du Rio-de-Nazas, à l'hacienda de Zarca. De là il tenait en respect Patoni, qui, par suite des désertions, n'avait plus avec lui que 7 à 800 hommes, et à qui il avait enlevé un matériel considérable ; mais bientôt il se trouva en face de Juarès lui-même, qui venait de l'est avec les troupes réunies de Negrete et d'Ortega, et il se replia sur San-Juan-del-Rio. Les généraux juaristes, voyant le peu de troupes qui gardaient Durango et les communications en arrière, et disposant de 5,000 hommes, résolurent de faire un retour offensif contre le général Lhériller, qui se trouva pour un moment dans une situation critique, car il n'avait avec lui, à Durango, que le 18e bataillon de chasseurs à pied, 2 compagnies du 99e de ligne, 2 pelotons du 12e chasseurs, outre les 5 compagnies et les deux pelotons du colonel Martin, 3 compagnies à Sombrerete et 4 à

500 cavaliers mexicains à Fresnillo. Inquiet de cette situation, le maréchal Bazaine fit rétrograder le 99e de ligne qui se dirigeait sur Mexico, et ordonna à une colonne de renfort, primitivement destinée au général de Castagny, de se porter sur Zacatecas; mais les distances étaient trop grandes pour que ces troupes pussent arriver à temps; les difficultés de cette guerre commençaient à se faire sentir. Le 10 septembre, Patoni, Carbajal et Negrete, celui-ci marchant avec Juarès, s'avancèrent dans trois directions différentes sur Durango. Tous les détachements mexicains alliés sortirent de leurs postes pour éclairer le pays; le colonel Martin se porta sur Santa-Lucia, de manière à couvrir Durango, tout en observant San-Juan-del-Rio, le capitaine Hustel surprit Carbajal, lui tua quelques hommes et l'arrêta. Il rejoignit ensuite le colonel Martin, qui se trouva ainsi disposer de six compagnies d'infanterie, deux escadrons dont un français, et deux obusiers de montagne, soit en tout 530 Français et 80 Mexicains.

Résolu d'attaquer les colonnes ennemies dans leur marche de flanc, et croyant, d'après les renseignements recueillis, n'avoir affaire qu'à une division de 1,500 hommes, le colonel marcha à leur rencontre. Ortega, qui commandait le corps mexicain avait habilement dissimulé ses forces derrière un mouvement du terrain sur le Cerro-de-Majoma, hauteur d'un relief de 30 mètres environ. Il y avait là 3,500 hommes d'infanterie, formant les divisions Alcade, Antoni et Ortega, avec la cavalerie de Carbajal, forte de 700 chevaux et 20 canons. Patoni occupait la droite, Alcade le centre, Ortega la gauche, une partie de l'artillerie était sur la route, le reste sur la hauteur. Trop engagé pour pouvoir reculer, le colonel Martin lance en avant l'escadron de chasseurs soutenu par une compagnie de zouaves ; les quatre autres compagnies étaient déployées avec la section d'artillerie au centre, la compagnie des chasseurs à pied était placée en réserve ; le convoi était abrité derrière les murs de l'hacienda, les muletiers placés aux créneaux des terrasses. L'escadron du 12e chasseurs, commandé par le capitaine Fourès, chargea vigoureusement les cavaliers de Carbajal, et les rejeta au loin. Alors le colonel Martin dirigea ses efforts sur le versant nord de la hauteur, où l'escalade était favorisée par des arbustes; il criait : « En avant, zouaves! » lorsque l'artillerie

ennemie ouvrit son feu ; un des premiers boulets le frappe mortellement ; le commandant Japy le remplace aussitôt, et entraîne les troupes avec ardeur ; quatre officiers et un certain nombre de soldats tombent grièvement blessés, mais les zouaves gravissent avec agilité les pentes du Cerro, enlèvent la batterie placée à mi-côte, couronnent la hauteur, et refoulent les bataillons ennemis sur le versant opposé. Ortega, demandant à ses bataillons dix minutes d'énergie, les ramène à la charge, et les zouaves reculent pour revenir plus ardents et reculer de nouveau. Ecrasés par le nombre, ils commençaient à succomber à la fatigue, lorsque l'escadron de chasseurs, revenant de poursuivre la cavalerie, tombe à toute bride sur les Mexicains, les disperse et dégage les zouaves. En même temps, la compagnie de chasseurs à pied accourt au pas de course, s'empare de la batterie de neuf pièces qui enfilait la route, et la retourne contre l'ennemi. Les chasseurs, transformés en servants et en conducteurs d'artillerie, conduisent et chargent les pièces. L'artillerie du Cerro est également retournée contre les Mexicains, qui, battus par leurs propres canons, s'enfuient en pleine déroute. La nuit et la fatigue des troupes empêchèrent la poursuite ; l'ennemi avait perdu un grand nombre d'hommes tués, 152 prisonniers, 2 généraux tués, 2 autres blessés, et toute leur artillerie ; on ne recueillit que 21 blessés. Nos pertes s'élevaient à 21 tués, dont 1 officier, et 50 blessés, dont 4 officiers. Le commandant Japy, trop faible pour suivre ennemi, rentra à Durango ; Patoni regagna Chihuahua avec quelques officiers ; Carbajal ne put réunir que 200 cavaliers, l'infanterie se révolta et se dispersa, un grand nombre de déserteurs se présentèrent au camp français. Quant à Juarès, qui attendait à Nazas le résultat de ces opérations, il se retira avec Negrete et 200 cavaliers sur Chihuahua. Les reconnaissances envoyées de Durango ne trouvèrent plus une troupe tenant la campagne, et s'emparèrent encore de trois canons avec une certaine quantité de matériel. La nouvelle de ce combat fut accueillie avec joie par l'impératrice Charlotte, qui s'empressa d'écrire au général Bazaine : « Je vous fais mon compliment de la glorieuse vic-
» toire qui vient d'être remportée, assombrie seulement par
» la mort du brave colonel Martin. C'est du reste une fin
» digne d'un colonel de zouaves : je regrette et j'admire ceux

» qui ont péri au sein de leur triomphe, dans un combat aussi
» inégal qu'héroïque. » La victoire du Cerro-de-Majoma, si glorieuse qu'elle fût pour nos troupes, ne fut pas cependant aussi décisive qu'on aurait pu le croire. Juarès restait sur le sol mexicain, et avec l'opiniâtreté caractéristique de l'Indien, il allait s'y cramponner tant qu'il resterait sous ses pieds une parcelle de terrain. Quant à Bazaine, il était en ce moment au comble du bonheur. Arrivé à l'apogée de cette carrière si brillante à ses débuts, qui, après une élévation si rapide et si peu espérée, devait se terminer dans la honte et dans la réprobation universelle, il pouvait être fier de lui-même. La récompense suprême qui lui était accordée par l'empereur Napoléon fut approuvée de l'armée et du public ; c'était à lui qu'on devait la prise de Puebla et l'heureuse marche du corps expéditionnaire à travers les provinces du nord et de l'ouest. Si quelques-uns de ceux qui l'approchaient pouvaient entrevoir, dans les réticences de son caractère porté à la dissimulation, les futures perfidies, nul n'aurait supposé alors à quel degré d'abaissement devait tomber le vainqueur de San-Lorenzo ; nul, en 1864, n'aurait prévu 1870 et 1872, la capitulation de Metz et le conseil de guerre de Versailles. Dès le 30 juillet, Napoléon lui avait écrit qu'il ne l'oubliait pas et qu'il serait bientôt très heureux de récompenser comme ils le méritaient tous ceux qui avaient contribué à la glorieuse expédition du Mexique. Une nouvelle lettre de Napoléon, en date du 30 août, annonça au général Bazaine qu'il était élevé à la dignité de maréchal, par un décret qui devait porter la date du 1er septembre. L'empereur le saluait le premier de ce titre de maréchal de France, qui n'a pas son égal dans le langage militaire, et dont les actions criminelles de deux ou trois traîtres n'ont pas altéré la haute signification. Le devoir de l'historien est d'enregistrer les faits sans tenir compte des circonstances ultérieures, et nous devons dire qu'au mois de décembre 1864, Bazaine, nommé maréchal de France, reçut les plus chaudes félicitations de l'empereur Maximilien, de l'impératrice Charlotte, du maréchal Randon, ministre de la guerre, et de l'opinion publique, traduite par la voix des journaux. Nous ajouterons pourtant qu'à l'exception du ministre de la guerre, tous les maréchaux de France s'abstinrent d'adresser leurs compliments au nouveau collègue qui leur était donné.

La guerre continuait cependant à l'est et à l'ouest du Mexique, rendue de plus en plus difficile par l'accroissement des distances. Mejia marchait lentement et péniblement de Vittoria sur Matamoros. L'escadre et la contre-guérilla concouraient à cette expédition. La contre-guérilla s'était établie à Vittoria, comme nous l'avons vu; elle en partit dans la nuit du 12 septembre pour marcher droit à la mer par Soto-Marina, qui s'élève à trente-cinq kilomètres de la côte, sur un cours d'eau.

C'était une marche de trente-deux lieues à travers la forêt, sous des averses continuelles et au milieu des inondations. Bien accueillie et parfaitement traitée à Soto-Marina, la contre-guérilla en repartit, le 25 septembre, pour San-Fernando; elle était guidée par un des chefs du parti libéral, propre cousin de Carbajal, et le plus riche propriétaire du pays, possédant sur les Mexicains et les Indiens une grande influence. Sans compromettre l'avenir, sans faire aucune démarche qui pût l'engager vis-à-vis de l'empire, il fit à la contre-guérilla les honneurs de ses vastes domaines pour empêcher la ruine du pays.

Pendant le séjour à Soto-Marina, prolongé par le débordement de la rivière, le colonel du Pin faillit se rendre maître de Carbajal, réfugié dans un rancho à deux lieues de la ville; mais Carbajal, averti par un de ceux qui faisaient à la contre-guérilla l'accueil le plus chaleureux, trouva moyen de s'échapper avant l'arrivée du détachement de 50 cavaliers chargés de s'assurer de sa personne. Un riche Américain, Martin de Sanz, également cousin de Carbajal, agent du gouverneur du Texas, avait convié les officiers de la contre-guérilla, pour le lendemain de leur arrivée, à un splendide banquet auquel le colonel du Pin, prétextant les convenances politiques, refusa d'assister. Ce refus éveilla les soupçons de Martin de Sanz, qui envoya prévenir son parent du danger dont il était menacé, pendant qu'il amusait les officiers de la contre-guérilla par le récit du combat de San-Antonio.

Quant à don Jesus de la Cerna, l'autre cousin de Carbajal, il voulut servir lui-même de guide à la contre-guérilla entre Soto-Marina et l'hacienda de Buena-Vista. Il offrait un type curieux du riche américain, vivant au besoin de la vie nomade, acceptant avec la même insouciance les jouissances

d'un repas luxueux et la fatigue des courses aventureuses. « Lorsqu'il s'agit de marcher sur Buena-Vista, dit M. de Kératry, le gentleman de la veille fit place au véritable hacien» dero, moitié gentilhomme campagnard, moitié homme de » guerre, prêt au coup de feu. On se plaisait à voir ce cava» lier portant avec une mâle prestance le costume national » et franchissant les obstacles, emporté par son noir étalon. » A entendre sa parole brève, on comprenait qu'il avait l'ha» bitude d'être obéi. Vers le soir, d'une poche de cuir, il » tirait un morceau de viande boucanée, et après son mince » repas, s'étendait sur le sol du bivouac, le long du feu. Cette » sobriété donne le secret de la guerre de partisans. Tout » Mexicain, riche ou pauvre, est toujours prêt à vivre en » plein air et à se condamner sans sourciller aux intempéries » comme aux privations. La cigarette est son seul luxe né» cessaire. »

La ville de San-Fernando est située sur le Rio-Tigre, à vingt-cinq kilomètres de la mer; elle passait pour être l'arsenal de Cortina, le chef libéral de l'Etat du Tamaulipas. Le 27 septembre, après cinq jours de route et une étape doublée, la contre-guérilla arrivait au rancho de l'Ermite, au bord du Rio-Tigre, à quatre lieues au-dessous de San-Fernando. Elle y trouva la troupe mexicaine du colonel de Perald, venue de Vittoria par une route plus directe. Dans la soirée, les deux escadrons de la contre-guérilla franchirent avec peine le Rio-Tigre en ne perdant que deux chevaux noyés dans les vases, et lancés sur la ville, ils y entrèrent sans coup férir. Cortina, inquiet de tous les mouvements qui s'opéraient autour de San-Fernando, en était parti, laissant à son lieutenant Palacios le soin de la défendre. La ville de San-Fernando dominait le Rio-Tigre d'une soixantaine de mètres et était armée de huit pièces de canon qui enfilaient le gué du fleuve. Le mouvement tournant de la contre-guérilla rendit ces défenses inutiles; le lendemain, la troupe du colonel de Perald rejoignit la contre-guérilla, et les menaces sévères du colonel du Pin engagèrent les notables de la ville à découvrir l'entrée de l'arsenal de Cortina, parfaitement cachée derrière une haute maison, solidement bâtie et sans fenêtres apparentes. On précipita dans les eaux vaseuses du Rio-Tigre deux mille huit cents projectiles et trois cents tonneaux de